

à qui rien ne manquait dans le caractère pour assurer la puissance de son esprit. Ajoutez que c'était un cénobite. L'Eglise l'avait pris au siècle, couvert d'un froc, jeté sous le cilice et la cendre ; et il avait senti la verge heureuse de l'obéissance, les joies de l'humilité, et ce mélange d'une belle nature avec une forte grâce l'avait merveilleusement préparé pour rendre aux autres tous les dons du ciel, devenus plus grands pour avoir passé par son cœur. Quoi de plus ? un homme de génie, un orateur, un écrivain, un moine, toutes les puissances et toutes les gloires dans cette jeune main ! Laissons-le faire son œuvre.

Il a fini, Messieurs.... ; mais où est-ce que je le retrouve ? non plus au foyer sacré de la tente cénobitique, mais à l'âtre d'une maison vulgaire, les pieds étendus vers un feu domestique, une femme à côté de lui ! Lui, deux fois consacré vierge par l'unction du sacerdoce et les serments du cloître ? Lui qui avait été fait Christ par l'Eglise, et qui n'avait pas trouvé l'Eglise assez pure pour lui ! Le voilà marié ! et non pas seul. Sa parole a brisé la porte des vieux couvents de la Germanie ; elle a troublé la chasteté séculaire du vieillard et celle plus pure encore du jeune homme ; elle a tiré de la tombe toutes les convoitises de la chair. Dieu, par la doctrine catholique, n'avait pas seulement élevé ses prêtres à la continence absolue ; il en avait inspiré le goût et fait le don à mille autres. Il avait préparé pour chaque misère du monde une virginité qui devait en être la mère et la sœur ; cet homme a tout détruit. Il a desséché le sacerdoce dans sa racine même, en lui ôtant les stigmates de Jésus-Christ qu'il doit, par la chasteté, porter dans sa chair crucifiée. Il a rendu au siècle les âmes privilégiées que l'Evangile lui avait ravies, dépeuplé les solitudes où la prière veillait sous la garde de la mortification. Tout ce cœur, tout ce génie, toute cette éloquence, toute cette force d'âme, tous ces plans de réformation, ont abouti, non pas au déluge, mais au mariage universel !

Le mot n'est pas de moi, Messieurs, il est d'Erasmus. Vous connaissez tous Erasmus. C'était en ce temps-là le premier académicien du monde. A la veille des tempêtes qui devaient ébranler l'Europe et l'Eglise, il faisait de la prose avec l'élasticité la plus consommée. On se disputait dans l'univers un de ses billets. Les princes lui écrivaient avec orgueil. Mais quand la foudre eut grondé, quand il fallut se dévouer à l'erreur ou à la vérité, donner à l'une ou à l'autre sa parole, sa gloire et son sang, ce bonhomme eut le courage de demeurer académicien, et s'éteignit dans Rotterdam, au bout d'une phrase élégante encore, mais méprisée. Il vit avant de mourir les fruits de la réforme, bien inattendus de lui, et se vengea d'elle par le mot qui vient de m'échapper.

Mais pensez-vous que les réformateurs avaient voulu en venir là ? Non, Messieurs, ils ne l'avaient pas voulu. Croyez-vous qu'ils le veulent encore aujourd'hui ? croyez-vous que les Eglises protestantes, quelque nom qu'elles portent, n'aspirent pas, si elles le pouvaient, à avoir un sacerdoce qui pût lutter par la chasteté contre le sacerdoce catholique ? Ah ! Messieurs, l'Angleterre, à elle toute seule, donne vingt-cinq millions par an pour envoyer des missionnaires mariés dans tout l'univers : eh bien ! sachez-le, elle donnerait ces vingt-cinq millions pour créer un prêtre chaste ! Mais vingt-cinq millions protestants ne suffisent pas pour une œuvre qui ne coûte à l'Eglise catholique qu'une goutte d'huile. A chacun sa part. Tout à côté de l'Eglise anglicane, la plus riche du monde, s'élève l'Eglise d'Irlande, la plus pauvre de toutes, qui va demander son pain de chaque jour à la porte de ses fidèles ; mais l'Eglise d'Irlande a des enfants qui la vénèrent, des prêtres qui partagent et consolent la misère commune, des apôtres qui portent sa foi jusqu'aux extrémités du monde ; et l'Eglise anglicane, coalisée avec l'Eglise évangélique de Prusse, n'a pu envoyer naguère à Jérusalem, pour la représenter au tombeau du Sauveur des hommes, qu'un évêque marié.

Mahomet avait fondé, Luther avait réformé ; le dix-huitième siècle aspira à une œuvre plus complète encore, plus neuve, et, s'il est permis de le dire, la plus magnifique qui eût été tentée par des hommes ; il aspira à la transformation de l'humanité. Jusque là, l'humanité avait vécu appuyée sur la religion ; le dix-huitième siècle voulut briser leur alliance et établir par toute la terre le règne de la raison pure. N'avons-nous pas reçu de Dieu, disait-il, une raison qui émane de la sienne ? N'avons-nous pas reçu de lui une conscience qui est un reflet de sa justice éternelle ? L'homme, en tant qu'être intelligent et moral, n'est-il pas un être complet, libre, doué de vérité, connaissant le bien et le mal, pouvant se diriger dans ses voies ? Et s'il en est ainsi réellement, si l'homme a une conscience droite, une raison vraie, la même dans tous les siècles et dans tous les pays, pourquoi ces religions diverses qui se disputent l'honneur de le conduire à une vérité qu'elles anathématisent réciproquement ? Tandis que la raison est une, universelle, pacifique, les religions, fruit d'inexplicables rêves, grossissent à chaque siècle la longue liste de leurs variétés, et font du monde un champ de bataille, païens contre chrétiens, protestants contre catholiques, luthériens contre calvinistes, Grecs Arméniens, Mahométans, Hindous, races sans nombre, qui tiraillent l'humanité dans des langes sanglants. N'est-il pas temps de lui rendre où de lui donner l'unité, soit qu'elle l'ait perdue, soit qu'elle ait eu besoin d'une longue éducation pour la mériter ? Telle était, Messieurs, la pensée du dix-huitième siècle, et par une fortune très rare, il se rencontra, pour l'exécuter, une pléiade d'esprits supérieurs, poètes, historiens, moralistes, romanciers, juriconsultes, hommes éminents, dans tous les genres de créations littéraires et scientifiques, capables de détruire et d'édifier. Jamais on n'avait vu tant d'esprits rassemblés dans une même pensée, et le siècle heureux qui les avait produits pouvait, en voyant leur concours et leur ardeur, se dire qu'en effet un ouvrage

véritablement providentiel lui avait été confié, et qu'il en verrait bientôt le fastueux accomplissement.

Saluez, Messieurs, saluez ces espérances de l'esprit humain, ces promesses hardies, cette navigation au long cours dans les régions inconnues de la vérité ; saluez ces Argonautes qui vont franchir à pleines voiles les colonnes d'Hercule de l'humanité, et qui voient se lever déjà devant eux les îles fortunées de l'avenir.

A continuer.

DES DISCUSSIONS RELIGIEUSES EN ANGLETERRE.

On avait annoncé que le primat d'Angleterre, après avoir été assiégé dans son palais de Lambeth par les adresses, les pétitions, les lettres des membres du clergé et des laïques, s'était décidé à convoquer les évêques anglicans pour délibérer sur les questions qui agitent les diocèses. Le *Times* avait donné cette nouvelle comme positive ; mais revenant plus tard sur ce projet, la même feuille a exprimé l'espoir que l'archevêque de Cantorbéry, faisant plus de cas des conseils de M. Walter que l'évêque d'Oxford, ne donnerait pas cours à sa résolution. Le *Times* appuya ses conseils sur des considérations fort remarquables, en ce qu'elles faisaient parfaitement ressortir l'inutilité et le danger d'une pareille assemblée. Soit que le projet de tenir un synode ne fût par officiellement arrêté, soit que l'opinion de M. Walter ait prévalu, la tenue de ce petit concile anglican paraît être indéfiniment ajournée.

Les évêques de l'établissement ont préféré juger, chacun à leur point de vue, les questions en litige, et il est fâcheux d'avoir à constater qu'ils sont loin de s'entendre. NN. SS. d'Exeter, de Londres et d'Oxford approuvent et recommandent les pratiques qui sont blâmées et condamnées par l'évêque de Worcester et quelques-uns de ses collègues ; les lettres pastorales de Mgr. d'Exeter sont réfutées par celles du prélat qui administre le diocèse voisin. De ces mésintelligences, les fidèles concluent qu'eux seuls pourront rétablir la paix dans la Maison du Seigneur. Ils se demandent : Comment un synode ramènerait-il à l'unité les vues opposées des évêques ? Se réunir pour ne rien décider, ne ferait que multiplier des difficultés en constatant l'anarchie de l'épiscopat : ce serait un coup mortel pour l'Eglise anglicane ! Mais à quelle autorité doivent recourir les fidèles pour guider leurs consciences ? Par qui faire résoudre les questions qui troublent le pays ? Devant quel tribunal porter les points de doctrine qui seront bientôt soulevés ! Car déjà l'on commence à enseigner dans l'Eglise anglicane le dogme de la présence réelle, la nécessité de la confession auriculaire faite à un prêtre ; déjà l'on invite les âmes appelées aux grâces de la vie monastique à se rémir dans des couvents. Devant quels tribunaux, disons-nous, seront portées les plaintes que vont soulever ces invocations à mesure qu'elles deviendront plus générales ? A ceux qui seraient tentés de répondre : L'Eglise, l'expérience et les faits dont nous sommes témoins démontrent que cette Eglise que l'on croyait voir partout, ne se trouve nulle part au moment où la vérité est en danger, et que les fidèles, le clergé, la couronne et les pouvoirs de l'Etat revendiquent tour à tour l'autorité dont elle seule est légitime dépositaire.

Le docteur Phillpott, évêque d'Exeter, s'est montré jusqu'ici le prélat le plus actif, le plus prudent et le plus énergique dans ses résolutions. Il a pris le mal à sa source et dès le 19 novembre, il adressait à son clergé une longue pastorale, après en avoir délibéré avec les membres de son chapitre et les archidiacres de son diocèse. Le prélat y a hautement recommandé le retour aux anciennes pratiques relativement à l'offertoire et l'usage du surplis ; mais en ménageant toutefois les sentiments des localités.

« Là où les sentiments des congrégations, dit le prélat en s'adressant aux ministres, ne sont pas encore mûrs, il faut qu'ils soient patients, qu'ils luttent, mais avec douceur, et en priant Dieu d'inspirer de meilleures dispositions à leurs troupeaux ; jusque-là, qu'ils ne blessent pas leurs préjures, qu'ils n'irritent point leur égoïsme, mais seulement qu'ils ne les laissent pas se tromper eux-mêmes ; qu'ils leur disent la vérité en tout amour et laissent faire à Dieu. »

Le docteur Phillpott insiste sur la nécessité d'établir l'uniformité dans les prières publiques, l'administration des sacrements et les autres cérémonies ; il a invité les doyens à réunir les curés ; à s'entendre avec eux sur les changements à réaliser dans leurs paroisses, et à lui transmettre aussitôt les renseignements dont il a besoin pour fixer, conformément à la rubrique de l'Eglise, les questions en litige touchant le service et l'administration des sacrements. Cette première pastorale a soulevé l'indignation du *Times*, qui, fidèle à son mouvement de volte-face, a cru devoir censurer le prélat, en l'accusant de fomenter les dissensions de l'Eglise, et en lui reprochant les contradictions de sa conduite parce qu'il avait blâmé les innovations dans une lettre pastorale de 1841.

Depuis l'apparition de ce document, le laborieux évêque d'Exeter a livré au public trois autres pièces importantes que nous avons sous les yeux, et qui revendiquent avec énergie les droits méconnus de l'épiscopat. La première est adressée à un doyen, pour le féliciter du sage parti qu'il a pris d'ajourner de quelques semaines l'usage du surplis, afin de bien faire comprendre à ses paroissiens les raisons pour lesquelles l'évêque a dû établir une règle uniforme et celles qui le forçaient, lui, à obéir aux instructions de son évêque. « Faites bien comprendre à vos paroissiens, dit l'évêque d'Exeter, qu'il ne s'agit pas au fond d'une question de surplis, mais du droit et du devoir de votre évêque. La véritable question est de savoir s'il y a ou non une autorité. »

Le second document émané de la plume de ce prélat est une lettre très